



Annie au milieu

Émilie Chazeraud

roman
sarbacane

X'

Annie au milieu

Émilie Chazeraud

**ÉDITIONS
SARBACANE**

Depuis 2003

Pour Iris,

Pour qui c'est si important, si beau, d'être ensemble.

Qui pleure parfois à l'idée de grandir.

*Qui me demande de lui raconter, encore et encore,
comment c'était, elle dans mon ventre et moi tout autour.*

Tu es tout.

Fruit et racine.

Merci pour tant.

*Je crois en toi comme en l'hiver et à la lune :
dur comme fer, dur comme pierre.*

*Je vous aime, tes milliers de facettes et toi.
Baisers dans tes cheveux et sur tes yeux,*

Maman.

Liste des 21 chansons de mon histoire

- GRAND BLANC, *L'amour fou*
- SIMON AND GARFUNKEL, *Kathy's Song*
- STINA NORDENSTAM, *Little Star*
- POMME, *Comme tu dis*
- ANNE GERMAIN ET CLAUDE PARENT, *Chanson des jumelles* (BO du film *Les Demoiselles de Rochefort*)
- CHARLES STROUSE ET MARTIN CHARNIN, *It's the Hard Knock Life* (BO du film *Annie*)
- SUFJAN STEVENS, *Chicago*
- WOODKID, *Run Boy Run*
- BON IVER, *Flume*
- DALIDA, *Histoire d'un amour*
- MANCHESTER ORCHESTRA, *The Maze*
- GUNS'N'ROSES, *Sweet Child O Mine* (reprise pour la BO du film *Captain Fantastic*)
- ASTRE, *Dolorès*
- VANCE JOY, *Mess is Mine*
- YOKE LORE, *Goodpain*
- DAUGHTER, *Youth*
- LOWELL, *No Talk*
- PERFUME GENIUS, *Too Bright*
- MARVIN GAYE & TAMMI TERRELL, *Ain't No Mountain High Enough*
- ORELSAN, *Basique*
- FLORENCE AND THE MACHINE, *You've Got the Love*

*« Good people do things for other people. That's it.
The end. »*

RICKY GERVAIS

1

Velma

Ma grand-mère Kathy est morte lundi, seule et en robe-tablier.
Elle épluchait des pommes de terre quand son cœur a dit stop.
C'était une de ses formules consacrées.

« Je te sers du riz au lait : dis-moi stop ! »

Stop.

Sa copine Christiane l'a retrouvée assise à la table de la cuisine.
Les doigts déjà bleus, griffes froides autour de l'économe.
La joue sur la nappe en Bulgomme.
Les motifs circulaires en relief, comme imprimés sur sa peau.
Papa est allé la voir au funérarium.

Il est fils unique. Il était. Il n'est plus « l'enfant de ».

Pendant très longtemps, il n'y avait qu'eux deux.

Je ne sais pas ce qui le faisait réellement pleurer.

La mort de Mamie ou celle de l'enfance tout entière.

Maman a hésité longtemps devant l'armoire de Mamie.

Elle a choisi la tenue qu'elle portait pour leur mariage.

Comme si ça avait la moindre importance.

Comme si l'obligation d'être jolie et présentable était increvable.

Moi, je me suis endeuillée chaudement de la tête aux pieds.

J'ai traîné mon chagrin dans l'église où Mamie avait ses habitudes.

J'espère l'y laisser derrière un banc, comme une peau morte.

J'observe le curé chanter du nez en prenant un air piteux.

Il récite bien. L'éloge est huilé. Je n'écoute pas vraiment.

Je regarde la Vierge, drapée d'or, couronnée d'étoiles.
Elle me tend les bras, paumes ouvertes vers moi, Velma.

« ... aimée de son fils dévoué Jérôme, de sa belle-fille Solange,
De son petit-fils de dix-huit ans, de sa petite-fille de quinze ans,
Et de sa chère, très chère, Annie. Son ange. »

Je ne sursaute pas. C'est souvent comme ça.
Annie a beau être au centre de tout, elle reste à part.
J'ai longtemps cru que tout le monde avait son Annie.
Qu'on en comptait une par maison, comme un frigo ou une télé.
Que c'était ça, la normalité.

Je la cherche des iris et me cogne les rétines à son image.
Toutes les lumières de l'église éclaboussent ses cheveux.
Je suis blonde aussi, mais sûrement pas autant. Pas comme elle.
Je lève un sourcil vers la statue de Marie, un peu narquoise.
Elle n'est pas la seule à être couronnée d'étoiles, aujourd'hui.

Pourtant, dans ma famille, tout le monde est brun.
Cheveux bruns, corps bruns, yeux bruns.
Il n'y a qu'Annie et moi qui sommes blondes, blanches, vert d'eau.
C'est mystérieux.
Annie est mon identique, à un détail près. Léger comme une pensée.
Aussi invisible que l'antimatière.
Une affaire de chromosome en plus, sur la vingt-et-unième paire.
Sans lui, on nous confondrait sûrement.
Mais il est là. Et il rend Annie unique, remarquable.
Il lui donne le droit de chanter du Dalida, l'oreille contre l'épaule de Papa.
Il lui permet d'être la seule à porter des couleurs et à sourire, sourire.

« Sur une plage il y avait une belle filleuuuh,
Qui avait peur d'aller prendreuuh son bain... »

Harold et moi restons silencieux. Nous ne nous appuyons sur personne.
L'air solennel et les pensées ankylosées, on attend la fin de l'hommage.

« ... elle avait une foi inébranlable en Jésus-Christ notre sauveur.
Elle me disait souvent voir en Annie la preuve de l'existence de Dieu.
Là même où d'autres y auraient trouvé la preuve de l'inverse. »

Maman toussote un peu. Elle a du mal à déglutir le discours du curé.
Il s'en fout. Imperturbable, il rappelle le credo de Mamie.
Il demande qu'on le clame avec lui, comme un chant patriotique.
Main sur le cœur, regard humide, il nous veut dans son équipe.

« Je crois en Dieu, le Père tout-puissant,
Créateur du Ciel et de la Terre.
Et en Jésus-Christ son fils unique, notre Seigneur,
Qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie,
A souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié,
Est mort et a été enseveli... »

Annie arrête de chanter, arrachée à sa rêverie.
La frivolité de Dalida a fondu tel un cierge long et blanc.
Ma sœur me regarde. Je la rassure d'un sourire rempli de dents.
Je pose mes mains sur mes oreilles, et elle m'imité aussitôt.
On fait ça depuis toujours, toutes les deux.
Lorsque les sons, les mots, le monde mordent, on s'embulle.

Annie peut faire des crises horribles.
Elle devient sauvage, terrifiée et terrifiante. Proie et chasseur.
Elle pleure comme une folle, comme une veuve, une accidentée.
Elle me fait boire des tasses pleines à ras bord de peine salée.
J'ai l'habitude. Je sais gérer. J'ai une technique bien rodée.
Je m'assois face à elle et colle mes genoux aux siens.
On se fait bois, barque, paquebot.
Je balance de gauche à droite, l'entraîne dans mes flots.

Et son visage de lune grave et triste s'apaise toujours, doucement.
On s'embulle, mains sur les oreilles.
Et les sons, les mots, le monde à grandes dents ne mordent plus.

Je voudrais lui dire qu'elle n'a pas besoin d'écouter tout ça.
Que ce credo grave et un peu poisseux ne nous concerne pas.
Que je peux lui en fabriquer un autre. Un magique. Rien qu'à nous.
Car je crois, moi aussi, en des tas de choses.

Je crois que la plume se souvient avoir été oiseau, nuage et ciel.
Et qu'elle ne s'en remet jamais.

Je crois que si mon pouce me démange, je vais avoir du courrier.

Je crois que chaque famille a quelqu'un qui fait office de soleil.
Et que les autres membres ne sont rien d'autre que ses satellites.
Ils tournent autour de lui, cœurs tambours et jambes cuites.

Je crois que les bonnes histoires commencent par un amour fou.
Même la mienne. Même si je suis accidentelle.
Même si j'ai été fabriquée pour la vitrine des Desrochelles :

« Tout va beau, nous allons tous très bien, nous vivons grand.
Nous n'avons pas peur. Nous n'avons jamais mal. Tout est normal.
D'ailleurs, on a fait Velma, après. On a fait Velma, exprès.
Une fille de rechange, pratique, conforme, très adaptée.
Pas de chromosome surnuméraire, on vous rassure, on a compté. »

Oui, peut-être que ça s'est passé comme ça.
Que j'existe par et pour Annie. Que je suis l'enfant-béquille.
Celle qui prendra la relève lorsque les parents seront entamés.
Rabougris, oublieux ou décédés.
La voisine l'a dit à Maman. « Une fille, c'est plus sûr.

Les garçons s'occupent moins de ces choses-là. Ils s'attachent pas.
Les filles ont le sens du sacrifice. Elles restent. C'est inné. »

Si c'est inné, à quoi bon lutter ?

Le prêtre clôt son laïus en parlant de Mamie comme d'un mixeur :
« Kathy était solide et fiable. Disponible et indispensable. »

Enfin, on se lève pour suivre le cercueil brun jusqu'au cimetière.
Cheveux bruns, corps bruns, yeux bruns. Et Annie en éclat clair.
On contourne l'église en chenille lente.
Ça sent la terre, le chèvrefeuille et la menthe.
Le trou est là. Bouche béante, prête à avaler une vie entière.

Papa pleure. Annie aussi. Maman pose sur chacun une main vernie.
Et c'est presque tout. En quelques minutes, c'est fini.

« C'est fini », Maman a dit.

Des monsieurs ont mis Mamie Kathy dans une boîte. Et ensuite des autres monsieurs ont fait descendre la boîte dans un grand trou. Dans la terre. Comme un grand trésor de pirate.

Ça me fait peur.

Il doit faire tout noir dans la boîte. Mamie aime pas le tout noir. Elle a une lampe à côté de son lit et une petite radio et des bonbons tout durs pas délicieux.

Elle dort près de la fenêtre. Elle aime entendre les bruits de la maison et du dehors. Je sais pas si elle entend des choses dans sa boîte.

Je veux pas la laisser toute seule mais Maman a dit : « Elle est pas vraiment toute seule. Elle est avec Papi Renaud. »

Je me souviens de Papi Renaud sur les photos. Ça fait très longtemps il existe plus alors moi je pense il a jamais existé pour de vrai. Il est comme les gens des films.

J'ai dit à Maman : « Mais Papi Renaud, il est dans une autre boîte. Ils sont pas mélangés, avec Mamie Kathy. Ils sont pas ensemble pour de vrai. »

Maman a dit : « C'est plus compliqué que ça. » Maman a dit : « Même si tu ne comprends pas, tu ne dois pas avoir peur. » Elle a dit : « Tout ira bien. »

Mais je sais pas quoi ira bien.

C'est fini. Elle a dit : « C'est fini », avant. Alors ça mélange dans mon cerveau. Ça touille touille.

« On va rentrer à la maison et des gens vont venir passer un petit moment avec nous, pour parler de Mamie Kathy. Et penser à elle », Maman a dit.

Maintenant, chez moi, y a des gens. Pas trop. Un peu beaucoup, juste.

J'aime bien les gens. Y en a des tristes, j'ai envie de leur faire des câlins. Y en a des pas trop tristes, ça va. Ils disent : « Ça va, ça va. » J'aime quand ils disent je suis souriante et bien gentille et j'ai l'air heureuse.

Je suis heureuse. Je suis Annie Desrochelles. La vie de Annie Desrochelles, c'est la perfection.

Je suis grande comme au-dessus de la boîte aux lettres. J'ai seize ans trois quarts, Velma a calculé.

Je suis très belle. Pas belle comme Velma. Belle comme moi. J'ai des cheveux beaux, des yeux beaux, une bouche beau. Belle ! Une bouche belle ! Hihi ! J'ai des trous dans mes globes d'oreilles, je mets des coccinelles dedans. J'aime les coccinelles. C'est la bête à bon Dieu.

Sur le papier peint de Harold, y a des gens avec des trous dans les globes d'oreilles. Ils ont des guitares et pas de pulls. Je crois ça veut dire Harold veut être eux.

J'ai personne sur mon papier peint. Des petits pous-sins, juste. Je crois ça veut dire je veux que être moi.

Je suis super. Tout le monde dit je suis super. « Une bombe », Harold dit. Avant, je comprenais pas c'était gentil.

Papa a expliqué les gens parlent avec des images pour on voie leur idée. Il a dit : « Parfois, les mots c'est pas assez. »

Je croyais l'idée de Harold c'est j'explose, bouuuuum ! Et après, y a de la fumée et des maisons comme des puzzles et des gens pleurent. Mais Papa a rigolé et a dit : « Non, non non ! Pour les jeunes, "bombe", ça veut dire très belle fille. »

Je comprends pas tout le temps les images dans les mots. Mais « on s'en fiche », Velma dit. « Moi non plus je comprends pas tout le temps les images dans les mots », elle dit.

J'aime Velma. J'aime Harold. Et Maman, beaucoup beaucoup. J'aime Papa, pour de vrai. J'aime Mamie Kathy pareil.

J'aime aussi Ja et Hui, mes collègues de mon travail, et Madame Chowa, la patronne du Little Asia Mini Market de mon travail. J'aime mon travail.

Mamie Kathy elle a parlé à Madame Chowa. Elle lui a dit : « C'est bien d'avoir Annie, pour les impôts. Annie est un avantage. » Alors Madame Chowa a dit : « D'accord pour trois heures par jour, l'après-midi. » Elle a dit : « Au Smic. » Elle a dit : « Et Annie a pas le droit de goûter les produits. » Ça, elle a répété, le doigt en l'air. « On ne mange pas la marchandise ! »

Au début, j'avais peur de Madame Chowa mais Mamie Kathy a dit : « Elle a un bon fond. » Elle a dit : « Les premiers temps, je viendrai acheter des choses quand tu travailleras, pour veiller sur toi. »

Elle venait et c'était bien. Elle disait : « Je suis fière de toi, ma petite travailleuse. »

C'est bien de travailler. Si on travaille pas, on a trop de temps vide. On a trop de temps seule. J'aime quand y a des clients et Ja est à la caisse et Hui est dans les

rayons et on papote. « On papote comme des potes », Hui dit. Mais pas trop trop, parce que Madame Chowa aime pas.

« Les pipelettes deviennent pas des vedettes », Madame Chowa dit. Mais moi, je veux pas être vedette. Je veux avoir mes sous pour acheter des cadeaux à moi-même. J'ai un compte à la banque et une carte de crédit. Y a *Annie Desrochelles* écrit dessus, en or et en bosses. Elle est belle. Elle est dans le sac de Maman parce que elle la garde pour moi, mais c'est la mienne. C'est ma carte de crédit. Avec mon nom dessus. Je suis utile. Je suis importante.

J'aime mes amis de l'UAT, aussi. L'UAT c'est l'Unité... l'Unité d'Activités Thérapiques. Je vais tous les matins à l'UAT. Avec les copains Suzie, Christopher, Adama, Antoine, Nour, Axel et Ouissam. Ouissam, je l'aime plus que j'aime les autres copains de l'UAT. Harold a demandé une fois, en voyant Ouissam : « C'est ton mec, lui ? »

Je savais pas. J'ai dit : « Je sais pas. » Harold a expliqué : « Ton petit chéri, ton amoureux. La personne à qui tu donnes le droit de te faire des bisous sur la bouche, que tu veux bien tenir par la main... » J'ai dit : « Je tiens toujours ta main, Harold. T'es mon mec ! » Harold a rigolé. Il a dit : « Je suis ton frère, je peux pas être ton mec. C'est interdit par la loi. »

Y a beaucoup de choses interdites par la loi. La loi, ça fait peur.

À l'UAT, la loi c'est Sylvie l'infirmière. Sylvie est un peu vieille. Pas beaucoup. Elle a des petits cheveux de mouton mais elle veut pas que je les touche. « Pas

touche, Annie. » Elle a des lunettes aussi. Les gens intelligents ont des lunettes. Moi, j'ai pas de lunettes. Mais je suis intelligente.

Je sais lire un peu. Je sais compter jusqu'à loin. Trente-sept. Trente-huit. Après, tant pis. Je sais casser des œufs et mélanger une omelette. Je sais faire du hula-hoop. Je sais tapoter tapoter tapoter mon oreiller pour que il est dodu comme j'aime. Je sais ouvrir le robinet froid et le robinet chaud pour que l'eau du bain est tiède. J'aime pas quand je mets le pied dans l'eau qui brûle. Ça brûle. Et je crie quand c'est froid. Comme ça : « Aaaaaah ! » On dirait l'hiver saute sur ma jambe. Ça, c'est une image dans les mots.

Maman dit le secret du bonheur, c'est l'éli... l'équilibre. Ça veut dire pas trop et pas pas assez. Au milieu.

Moi je suis au milieu. Je suis entre Harold et Velma. Et je suis entre Maman et Papa.

Et aux majorettes, je suis entre Dounia et Chloé-Pomme.

Les majorettes, c'est tout ce que je préfère. C'est la perfection. Les costumes sont beaux. Magnifiques. Y a de la musique super. Taylor Swift. « Chékitof, chékitof ! » elle chante. C'est pas Dalida mais « c'est cool », elle dit Élodie l'entraîneuse.

Je me dandine, je bouge mon popotin. Ça fait rigoler Dounia. Elle dit je mets l'ambiance. Elle dit je me la raconte pas, moi, « pas comme cette coincée du cul d'Hélène ». Je sais pas ce ça veut dire, « coincée du cul ».

Hélène, elle est tout devant aux majorettes. Je l'aime même si elle m'aime pas bien. Elle est super. Elle a le nombril en diamant et des jambes aussi grandes que

tout moi, on dirait ! Elle ressemble à la ballerine dans mon livre sur les ballerines, avec les cheveux tirés pour faire une boule et les yeux comme deux losanges verts. Et puis elle est blanche et jaune à petits pois, ça s'appelle des « taches de rousseur » et c'est magnifique. Hélène elle est la star de ma troupe, les Joyaux de Couronne.

Couronne dans l'Indre-et-Loire, c'est ma ville. J'aime *Couronne dans l'Indre-et-Loire*. Y a beaucoup de gens gentils.

Mamie Marie-Claire, la maman de Maman, elle dit : « Couronne, c'est cinq mois de neige suivis de cinq mois de pluie, treize kilomètres carrés de géraniums, de béton gris sale et de dos-d'âne. C'est la France en Marche et neuf-mille-neuf-cent-trente-quatre connards ».

« Connard », c'est méchant. Faut jamais le dire, ça fait de la peine et des bagarres.

Mais Dounia elle dit souvent : « Hélène, c'est une connasse. » Elle dit : « Toutes les filles, ici, c'est des connasses. Sauf toi, Annie. Et crois-moi, Élodie, c'est la reine des connasses. »

« Connasse », c'est un connard-fille. C'est méchant aussi.

Moi, j'aime toutes les majorettes. Elles sont toutes des Joyaux, je trouve. Et j'aime Élodie l'entraîneuse. Et j'aime Dounia. Même si elle aime jamais rien, elle est rigolote. Elle est pas très forte comme majorette, mais elle est obligée : elle est la cousine à Élodie. Dounia est belle et elle est gentille. J'ai le droit de toucher ses cheveux et de tenir sa main si je veux. Mais c'est pas mon mec.

Aujourd'hui, j'arrive pas à penser à elle ou aux majorettes ou à mon travail. Ça pince en tordant dans mon cœur, à cause de la boîte dans la terre.

Papa a dit je vais plus voir Mamie Kathy. La mort, ça fait les gens viennent plus nous voir dans des habits. On peut plus faire des câlins parce qu'ils ont plus un corps avec des jambes debout et des mains toutes douces.

Papa a dit : « N'empêche qu'elle disparaît pas tout à fait. » Il a dit : « Il reste quelque chose d'elle partout dans l'air », comme un bon parfum qui sent bon.

J'ai respiré grand mais j'ai pas senti Mamie Kathy.

Papa il est pas pareil de d'habitude. Il raconte pas les blagues. Il est sérieux, mais pas sérieux-fâché comme quand il s'énervé fort et Harold dit « Ouuh là, y a de l'orage dans l'air... », et après on voudrait mettre un K-way pour pas être trempé de la colère de Papa.

Aujourd'hui, Papa a l'air vieux et petit. Les autres jours, il est très costaud et très grand pour fabriquer des maisons avec des gros morceaux de bois et un casque blanc. Parfois il me montre des photos sur son téléphone : au début, y a rien, et après y a des murs et puis des fenêtres et des portes et à la toute fin un toit avec des nuages dessus ! C'est magique ! Je suis fière.

Mais Papa pourra plus fabriquer rien du tout si il reste petit comme ça. Je veux dire à Maman je m'inquiète, mais elle est dans une robe noire avec des boutons dorés tout du long et elle a une grosse tresse avec ses cheveux, alors ça me plaît et j'oublie de m'inquiéter parce que elle est jolie jolie et c'est pas souvent.

Maman s'est fait toute belle pour mettre Mamie dans sa boîte.

J'ai chaud. J'ai du bruit dans ma tête. Je regarde par la fenêtre très grande du salon et là, je vois Dalida sur la terrasse. Elle me fait coucou. Elle a sa robe magnifique comme du papier alu. Je sors la voir.

C'est foncé dehors et il fait froid parce que février, c'est l'hiver encore un peu. Ça sent glacé dans l'air. Dalida sourit et elle vient avec moi chercher ma poule dans le poulailler. J'ai le droit, c'est ma poule. Je sais l'attraper, doucement, pas fort. Faut serrer pas trop et pas pas assez. L'équilibre. Je fais un bisou sur les plumes. Je dis à ma poule : « Bonjour Gigi l'amoroso », parce que c'est comme ça que elle s'appelle.

Dalida lui caresse la crête. Elle sourit. Elle dit : « Oh, Gigi. » On s'assoit toutes les trois sur la terrasse et ça fait froid au popotin. Je regarde le jardin rempli de nuit. Je dis : « Je suis triste. » Dalida soupire. « Moi aussi », elle dit. Ça fait un nuage scintillant.

Et après elle pose sa main sur mon épaule. « Je suis toujours là, moi, Annie. » Et elle chante dans mon oreille :

*« Mon histoire c'est l'histoire d'un amour,
Ma complainte c'est la plainte de deux cœurs. »*

J'ai mal au cœur. Je sais pas si c'est à cause de l'odeur de l'encens, à l'église, ou de la chaleur étouffante de la maison. Cette baraque n'est pas conçue pour contenir autant de gens. Autant de peine. Il n'y a pas assez de fenêtres et trop de toit.

Peut-être que c'est juste parce que ma grand-mère est morte. Et même si là, tout de suite, ça change pas mon monde, je pressens que ça va faire bouger des trucs. À l'intérieur de moi et un peu autour, aussi. Comme quand un domino tombe. S'il est bien aligné avec les autres, s'ils forment ensemble une belle chaîne harmonieuse, sa chute entraîne celle de tous. J'attends de voir.

Je défais les deux premiers boutons de ma chemise, je pince le coton et le secoue pour faire rentrer de l'air. Le deuil, c'est moite. Faut que je sorte faire un tour.

Ça ne dérangera personne. Chacun est accaparé par sa propre lamentation. Des gémissements qui se frôlent et se heurtent comme des icebergs.

Je vois Annie, assise dehors. Dos rond au reste du monde. On dirait un petit menhir.

Je chope une assiette, y pose un pavé chocolaté à multiétages, dense et lourd. Je choure deux cuillères au passage et je fugue.

L'air frais me saute au visage.

– Toc toc, je dis seulement, en pianotant sur la tête de Gigi l'amoroso. Quelqu'un a envie de partager ça avec moi ? Une chanteuse invisible, peut-être ?

Annie a un rire comme un hoquet. Bruyant, bref.

– Dalida est pas invisible : elle est partie. Et moi j'ai pas le droit de manger trop de gâteau, Harold. C'est pas bon pour le cœur, Maman dit.

– Rien n'est bon pour le cœur. Ni les gâteaux ni les chansons tristes de Dalida. Mais c'est ce qu'il y a de meilleur, non ?

Je lui lâche un clin d'œil et fais danser l'assiette sous son nez. Les yeux d'Annie s'allument comme les phares d'une deux-chevaux. Elle saisit timidement la cuillère. J'attaque mon côté du gâteau en fixant le fond du jardin. J'essaie de voir Dalida. Ou Mamie Kathy. N'importe qui. Moi, qui sait ?

– Mamie aimait beaucoup le bon Dieu. Elle était gentille. Pourquoi le bon Dieu voulait que elle meure ?

Je soupire. Annie est parfois gonflante avec ses questions jamais aussi connes qu'on voudrait. Avec elle, inutile de se lancer dans de longs argumentaires, des débats nerveux. Elle n'est convaincue que par la vérité toute crue. Toute nue.

– Parce que Dieu est comme nous. Parfois, il est sympa. Parfois, c'est un connard.

Annie réfléchit. Elle creuse un tunnel dans la partie croustillante du biscuit, veille à embarquer un peu de

mousse avec, et enfourne l'ensemble. Elle s'en fout partout.

– C'est bon pour mon cœur, ce gâteau. Je sens ça fait du bien.

– Je te l'avais dit. T'inquiète, j'en parlerai pas à M'man. Ça reste entre nous.

– Comme un secret ?

Je fais oui de la tête. Comme un secret. Je suis balèze en secrets. J'en ai plusieurs. Je pourrais les lui confier, à elle, sûrement. Mais, pour ça, faudrait déjà que je me les dise à moi-même... À voix haute. Que je les entende résonner dans l'air, tout autour de ma tête. Et clairement, je suis pas prêt.

J'abandonne le reste du gâteau à ma frangine. Je pose mes deux mains sur la terrasse gelée. Bras tendus, nuque en arrière, le front dans les étoiles timides. Mamie Kathy avait rebaptisé la constellation du Dragon « constellation d'Annie ». En vrai, c'est juste des astres foutraques, pas vraiment brillants, à la queue leu leu. Rien à voir avec une Grande Ourse.

Le ciel, Annie n'en a rien à battre. Elle pince un gros fragment mou de chocolat, le laisse ploquer au centre de sa paume, lèche le bout de ses doigts. Gigi comprend. Ses yeux clignent, sa tête oscille, puis elle se penche et pique la ligne de cœur, profonde et courte, de ma sœur. Annie glousse, surprise par la sensation. Ravie.

Pour la millionième fois, j'essaie de me souvenir de l'année *avant elle*. De la dernière fois que j'ai pu me glisser dans le lit des parents pour dormir calé entre eux deux. De cette semaine à Berlin, à trois. Des bains avec

Maman, peau contre peau, sans rien d'autre entre nous qu'une pellicule d'eau et quelques bulles. De sa bouche qui se déformait en gouzi-gouzi, puis me tamponnait le cou de baisers froufrounants. Du menton de Papa, râpeux comme une langue de chat, sur ma chair grasse et blanche. De mes pieds dans ses mains, de ma nuque dans le pli de son coude. Quand j'étais encore leur unique bébé. Leur premier enfant. Leur tout.

Mais je me rappelle pas. Les photos sont belles. Rieuses, colorées, mates. On dirait un catalogue de bonheur préfabriqué.

Les souvenirs commencent avec Annie. Je ne me souviens pas de Maman, partant de la maison un soir, les mains nouées sous son gros ventre. Ni de Papa faisant rouler la valise bourrée de langes et de petits tricots. Et de toute la joie dans la maison.

Mamie Kathy avait accouru ; ça, je le sais. Pour me garder le temps de. Assise sous mes fesses, elle avait dû dire : « Ils vont bientôt revenir ! Et tu auras une sœur ! Ce sera merveilleux ! »

Ça n'a pas été merveilleux.

Mon tout premier souvenir, je crois, c'est celui du silence, immense, épais, qui a déboulé en même temps qu'Annie. Ce silence dérangé seulement par les pleurs rares d'un bébé qui ne recevait pas de visites. Les couleurs s'étaient estompées, l'air avait changé. Je crois que c'est à peu près dans ces eaux-là que mon enfance s'est noyée.

Chez nous, les solitudes cohabitaient. J'ai l'impression que la mienne était la plus grande, mais je me trompe sûrement. En tout cas, elle avait des canines,

du crin, des griffes. Elle glissait ses longues pattes sous les portes, bouchait les trous de serrure de son œil noir.

Ma solitude me terrorisait, alors je l'ai apprivoisée. J'en ai fait une amie monstrueuse.

Elle m'a appris à tromper mon monde. Grâce à elle, je suis devenu un petit garçon apparemment heureux. Un élève nul mais attachant. Un gars sûr, populaire, doté d'un corps rendu efficace par la course à pied et l'envie de fuir. Plus une bonne gueule et un cerveau gentil.

Les gens m'aiment bien. Je me vante pas : je constate. Ils recherchent ma présence. Parce que j'ai l'air à l'aise partout où je vais. Je sais toujours quoi dire, comment me tenir, pour ne donner à personne l'impression qu'il est trop con ou moche à pleurer. Pas à sa place.

Et puis je suis solide. Pour me lever, je me déplie. Quand je marche, j'écrase le sol, j'avale les distances. Sans effort apparent. Et mon ombre fait de l'ombre.

Parfois, je pose ma main sur la nuque de Maman. L'une est si grande, l'autre si fine. Ça fait comme un collier de phalanges et d'ongles. M'man frissonne à chaque fois. Elle se niche une seconde contre moi, sa tempe sur ma clavicule. Elle murmure que je ne suis plus son tout petit garçon rien qu'à elle. Que j'ai grandi bien trop vite.

J'ai dû être son petit garçon rien qu'à elle deux minutes trente environ. Mais je lui dirai jamais. C'est trop tard pour une crise d'ado. Ce serait ridicule : je suis quasi adulte.

D'ailleurs, je suis plus grand que Papa. Y a un truc qui coince, qui cogne et meurt, quand on peut voir le sommet du crâne de son père. Le mien est parfois tenté

de me traiter comme un pote, du coup. Sauf qu'il n'a plus de pote depuis longtemps. Depuis Annie ? Je sais pas. En tout cas, il sait pas s'y prendre. Je joue le jeu, on se bagarre gentiment. Une prise de catch pour vieux, de-ci de-là. Il est content, il a l'impression qu'on est complices. Qu'il a fait son boulot. Qu'il m'a conduit du point A au point B comme il se devait. Et que l'alphabet s'arrêtait là.

Les lettres. Ces putes de lettres. De mots, de pages.

Je les hais si fort.

Parce que je ne sais pas vraiment lire. Je ne sais pas vraiment écrire non plus, du coup. Je suis pas débile pour autant. J'ai quand même réussi à duper la famille, les profs. L'univers.

J'ai redoublé une fois. Une seule petite fois. Parce que j'ai raté mon bac. Ça ne compte pas vraiment, ça. C'est comme une entorse bénigne dans la carrière d'un joueur de tennis. Ça arrive aux meilleurs. Personne a capté. C'est pas rien. Mentir, tricher, sans repos, ça demande des trésors d'imagination. Des kilojoules d'énergie.

Je suis une arnaque. C'est l'histoire de ma vie, et je serais incapable de la déchiffrer si on me la mettait sous le nez.

Je sais pas ce qui s'est passé au juste. Je crois que j'ai juste loupé une marche, à un moment. Je suis resté en bas de l'escalier ; et quand j'ai levé le nez pour appeler à l'aide, pour crier : « Attendez-moi ! », c'était déjà foutu. Y avait que des silhouettes, tout là-haut, qui devenaient de plus en plus petites.

Ma solitude est revenue me taper sur l'épaule et m'a dit : « T'inquiète, on va bricoler un truc, on trouvera une façon d'arranger ça... »

Et je l'ai crue. Je l'ai crue parce qu'il n'y avait personne d'autre. Les parents étaient occupés avec Annie.

Annie qui bâille à côté de moi, épuisée par cette journée qui refuse féroce­ment de crever. Je m'étire pour tendre mes pensées comme un élastique sur une fronde et les envoyer loin, par-delà la constellation d'Annie. Je me retourne et je regarde les pleureurs, dans le salon encombré de soupirs.

Il me faut un moment pour discerner les contours de Velma, assise par terre, dans un coin. Elle dessine, comme d'hab. Mais je la trouve différente, vue d'ici. Longue et étrangère. Est-ce qu'elle sait qu'elle est belle ? D'une beauté compliquée, presque dangereuse, frappante. Est-ce qu'elle sait qu'elle est douée, si douée que de deux traits de crayon naissent des moineaux, des biches, des îles, des territoires entiers ? Est-ce qu'elle le voit, son avenir grandiose, tout tracé de la pointe de sa mine ?

Moi, en tout cas, je le vois.

Elle lève le nez de son carnet pour une lente seconde. Elle regarde Maman, je crois. Qu'est-ce qu'il y a dans la tête de Velma ? À quoi ça ressemble, à l'intérieur ? Comment c'est décoré, meublé, orienté ? Est-ce qu'elle ressent les mêmes choses que moi ? Est-ce qu'elle a des secrets ? Est-ce qu'il lui arrive, à elle aussi, de détester Annie parfois ? Est-ce qu'elle l'aime aussi fort que moi, tout le reste du temps ?

Je la connais peu, au final. On se connaît tous si mal.

Liste de 21 trucs qu'on ne peut qu'aimer

Les fleurs de pommier
Le mot « fragments »
Les bonnets à pompon
Les confettis
L'odeur du bois
Les tourniquets
Se glisser dans un lit bien fait
Écosser les petits pois
Les cabanes dans les arbres
Les chansons très tristes
Les bouillottes
Le vent en été
Les cerfs-volants en papier
La pizza
Rire
L'esthétique des instruments de musique
Le parquet qui craque
Des toilettes propres
Se détacher les cheveux à la fin de la journée
En vouloir au monde entier, avant de se réconcilier
avec le monde entier
Annie

« Tu connais la blague du papier ? Elle déchire ! »
« Et la blague du gars qui oublie tout ? Elle est... Euuuh... »
« Tu connais la blague du p'tit déj ? Nan ? Pas d'bol ! »
« Et la blague à deux balles, tu la connais ? Pan pan ! »

Chaque journée commence avec les blagues d'Annie.
Sa diction appliquée, sa voix gutturale, son rire bulldozer.
Sa bonne humeur tartine de miel nos nuits grillées.
Sans elle, je me lèverais la tête lourde, le corps sec, l'esprit vide.
Je penserais que personne ne m'aime pour le vrai, pour le pire.
Mais Annie embrasse nos mauvaises haleines et nos joues livides.
Tant d'amour gratuit, garanti, donne des complexes à mon cœur.
J'en suis incapable.

Maman rassemble les miettes de pain du tranchant de la main.
Elle passe l'éponge sur la table. Et sur mon humeur discutable.
Elle se bouscule, se presse. Elle a toujours peur d'être en retard.

Tous s'agitent, se préparent. Ils ont des trucs à faire autre part.
Des rendez-vous, des réunions, des gens à voir.
Ils se font beaux, se parfument, se lissent.
Je coupe le son et regarde le film muet habituel.
Je ferme les yeux de temps en temps pour un fondu au noir.

Aujourd'hui est comme demain. Demain est comme hier.
Parfois ça me rassure. Souvent, ça me hérise.

J'attends le bus de sept heures vingt-six, le visage cactus.
Regard froid, bouche pincée et mine « Ne t'approche pas ».
C'est toujours la même conductrice, dents jaunes, œil éteint.
Et toujours les mêmes passagers.
Un type au cheveu rare, lunettes épaisses, lit *Le Canard enchaîné*.
Une Mamie boulotte, absorbée par ses mots cachés.
Où peut-elle bien aller, comme ça, chaque matin ?

Et derrière, presque au fond, Dolorès.
Genoux repliés, une oreille contre le paysage qui défile.
Comme on écoute dans un coquillage la mer tranquille.

Dolorès est mon surmoi.
Mon idéal narcissique. La fille que je choiserais d'être.
Si je pouvais m'écailler l'épiderme du plat du couteau.
Et me raboter jusqu'aux os.
Mon squelette irait enfiler sa peau comme une salopette.

Dolorès est dans ma classe, mais je ne sais pas si elle le sait.
Elle ne me regarde jamais.
Moi, je l'observe souvent. Je la dessine dans mes cahiers.
Sous tous les angles. De dos. De profil.
Je connais par cœur et par courbe l'angle de sa gorge, de ses cils.
Elle a des cheveux lourds et brillants, des oreilles à petits lobes.
Trouées de part en part comme la pomme de Guillaume Tell.
Deux yeux noirs sur peau pâle – mère danoise et père espagnol.
Une grande bouche à gros mots, qui se tord si on l'appelle Dolo.

Elle ne se cache pas. Elle ne joue aucun rôle. Elle est elle.
J'envie son audace, sa repartie.
Comme quand Justine lui a montré une lettre de Romain.

À découvrir aussi
DANS LA COLLECTION EXPRIM'

Martine POUCHAIN, *La Ballade de Sean Hopper*
Martine POUCHAIN, *Traverser la nuit*
Martine POUCHAIN, *Zelda la rouge*
Claire RENAUD, *Les Quatre gars*
Claire RENAUD, *Une fille de perdue, c'est une fille de perdue*
Stéphanie RICHARD, *Jeux jaloux*
Joanne RICHOUX, *Les Collisions*
Joanne RICHOUX, *Marquise*
Joanne RICHOUX, *Toffee Darling*
Cécile ROUMIGUIÈRE, *Les Fragiles*
Insa SANÉ, *Tu seras partout chez toi*
Insa SANÉ, *Daddy est mort (retour à Sarcelles)*
Insa SANÉ, *Du plomb dans le crâne*
Insa SANÉ, *Gueule de bois*
Insa SANÉ, *Les Cancres de Rousseau*
Insa SANÉ, *Sarcelles-Dakar*
Anne SCHMAUCH, *Gorilla Girl*
Anne SCHMAUCH, *La Sauvageonne*
Edgar SEKLOKA, *Adulte à présent*
Edgar SEKLOKA, *Coffee*
Julia THÉVENOT, *Bordeterre*
Julia THÉVENOT, *Lettre à toi qui m'aimes*
Marine VEITH, *Ceux qui traversent la mer reviennent toujours à pied*
Marie VERMANDE-LHERM, *London Panic*
Thibault VERMOT, *Colorado train*
Séverine VIDAL, *Quelqu'un qu'on aime*
Séverine VIDAL, *Des astres*
Vincent VILLEMENOT, *Samedi 14 novembre*

Directeur de publication : Frédéric Lavabre
Collection dirigée par Tibo Bérard
Assistante d'édition : Julia Robert-Thévenot
Maquettiste : Elsa Le Duff
Conception de couverture : Claudine Devey

© Éditions Sarbacane, 2021

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays. Toute représentation ou reproduction, intégrale ou
partielle, faite par quelque procédé que ce soit sans l'autorisation écrite
de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite.

ISBN : 978-2-37731-740-0